

MIRBEAU VU PAR PAUL HERVIEU EN 1883

Dans un long article paru le 25 novembre 1886 dans les colonnes de *L'Événement* à l'occasion de la publication du *Calvaire*, le romancier Félicien Champsaur commence par rappeler brièvement la carrière de ce faux "débutant" de trente-huit ans en citant des extraits d'un article paru jadis dans *Le Jour*¹, à une date non mentionnée, et signé du pseudonyme d'Éliacin. Or c'était là le pseudonyme de Paul Hervieu au *Gaulois*, où il a fait la connaissance de Mirbeau en 1882. Sachant qu'Hervieu sera pendant très longtemps son confident attitré, on comprendra aisément l'intérêt de son témoignage à une époque de la vie de Mirbeau pour laquelle les documents biographiques manquent cruellement. Fort désireux de connaître la totalité de ce premier article intégralement consacré à notre auteur, je l'ai donc cherché à la Bibliothèque Nationale, mais en vain : elle ne possède malheureusement pas la collection de ce quotidien éphémère. C'est grâce à l'obligeance de Mme Marlo Johnston, spécialiste de Maupassant, qu'il m'a enfin été loisible, récemment, de découvrir cette chronique, parue en première page du *Jour*, le 28 avril 1883.

Elle est particulièrement curieuse pour la connaissance des débuts de Mirbeau. Non pas, certes, par l'établissement objectif des faits tel qu'est supposé le faire un biographe : Hervieu n'entend pas faire œuvre d'historien et "biographier" son ami, mais le mettre en valeur, à des fins promotionnelles, à la veille de la publication de son premier ouvrage — resté inconnu jusqu'à ce jour ! — et, surtout, quelques semaines à peine avant le lancement des *Grimaces*. Dans ce panégyrique publicitaire, il ne remet évidemment pas en question la version de sa vie que Mirbeau a bien voulu lui confier et il n'a pas cherché à faire le départ entre l'avéré et le fantasmagorique ou le reconstitué, au point même de rajeunir son ami de quatre bonnes années... Ce qui est passionnant, c'est donc plutôt l'image de marque que le futur imprécateur, par le truchement du fidèle Hervieu, entend donner de lui à ce stade de sa carrière, au moment où vient de se clore la parenthèse de *Paris-Midi Paris-Minuit*, entreprise originale mais sans lendemain², et où les deux complices vont bientôt s'embarquer de conserve dans l'excitante aventure des *Grimaces*³.

Or il se trouve que six ans plus tard, dans ses fausses confidences au naïf potinier d'Auteuil, Edmond de Goncourt, un soir de juillet 1889, Mirbeau adaptera son récit et resservira de ses débuts une version quelque peu revue et corrigée, qui deviendra vérité d'Évangile pendant plus d'un siècle. Il est intéressant de comparer les deux récits, d'en noter les convergences et les divergences, et d'essayer d'en dégager la signification.

Il convient auparavant de noter les réserves que Paul Hervieu croit devoir faire, vers la fin de son article, sur les emballements et les "aversions" pas toujours expliqués de son ami et sur sa tendance à "l'intolérance" dans ses jugements esthétiques. Pour qui sait qu'Hervieu a commencé sa carrière dans la diplomatie et qu'il l'achèvera à l'Académie, après avoir fait ses classes dans le grand monde, il est clair que son tempérament est à l'opposé de celui du fougueux Octave : les bémols qui tempèrent le dithyrambe sont donc très probablement sincères. Mais si Mirbeau l'a laissé dire, c'est que, non seulement ils ne le blessent pas, mais que, selon toute vraisemblance, ils mettent davantage en lumière les qualités qu'on attend d'un pamphlétaire. Ils ont de surcroît l'avantage de suggérer l'impartialité de l'auteur et, par conséquent, de renforcer la validité des compliments qui abondent par ailleurs.

Arrivons-en maintenant à la partie biographique de la chronique. Les grandes lignes sont les mêmes que chez Goncourt : le collège des jésuites, les études de droit et la bohème parisienne, le passage à *L'Ordre de Paris*, les paradis artificiels, dont il est sauvé grâce à l'intervention de son père, l'aventure pyrénéenne, l'entrée au *Gaulois* et le boursicotage. Le seul épisode que Paul Hervieu ne mentionne pas est celui de la liaison avec celle que Goncourt appellera "*la Femme au chien*", Judith Vimmer : pour la bonne raison que, en avril 1883, l'affaire suit son cours alors que,

1 *Le Jour*, quotidien créé par Louis Andrieux en mars 1883, n'a duré que quatre mois.

2 Le dernier numéro a paru le 18 avril 1883. Sur *Paris-Midi Paris-Minuit*, voir mon article dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 5, 1998, pp. 206-222.

3 Le premier numéro des *Grimaces* paraîtra le 21 juillet 1883, soit moins de trois mois plus tard. Mais dès le 25 mai Henry Bauër en annonce la parution prochaine dans les colonnes du *Réveil*. Le projet est donc probablement bien avancé lorsque paraît l'article d'Hervieu — lequel signera Liris ses contributions aux *Grimaces*.

six ans plus tard, ce sera de l'histoire ancienne, exorcisée grâce à la rédaction du *Calvaire*. Cette omission n'est certainement pas à mettre sur le compte d'une censure ou autocensure. Restent les nuances qui distinguent les autobiographies complaisamment rapportées par les deux confidentes.

Première différence : le récit noté par Goncourt, et qui n'est pas destiné à être rendu public avant longtemps, comporte de toute évidence des exagérations destinées à tester sa crédulité autant qu'à corser les faits : par exemple, les 180 pipes quotidiennes d'opium, les 12 000 francs par mois gagnés à la Bourse (alors que, selon Hervieu, il y a été "vaincu"...), et, dans un autre ordre d'idées, plus *shocking*, les innombrables "*demandes de loges pour des putains*". Hervieu est plus soucieux de la crédibilité dans un article destiné à la consommation immédiate ; et Mirbeau, qui soigne alors son image de marque, ne cherche sans doute pas, en 1883, à apparaître comme particulièrement dévergondé.

Deuxième différence : devenu, en 1889, le chantre attitré de Monet⁴, des impressionnistes et de Rodin, Mirbeau s'attribue rétrospectivement des prouesses anachroniques en matière de combats esthétiques en prétendant avoir chanté "*Monet, Manet et Cézanne*" dans un "*article lyrique*" plein d'"*injures pour tous les académiques*", qui lui a fait "*retirer la critique picturale*". On sait aujourd'hui que ce fameux article imprécatoire n'a jamais existé que dans son imagination ; que, si Mirbeau a bien déblatéré contre les académiques, c'est sous le masque d'Émile Hervet, et non sous son propre nom ; et que, s'il a effectivement glorifié Manet, non sans réserves d'ailleurs, dans les colonnes de *L'Ordre*, mais toujours sous la signature dudit Hervet, il n'a pas dit un mot de Monet avant 1884 et de Cézanne avant 1886.

Troisième différence : chez Goncourt, les pseudo-études de droit sont banalement consacrées à "*faire la noce*", alors que, selon Hervieu, elles sont surtout l'occasion, pour le jeune provincial, de frayer avec une "*jeunesse brillante*" qui "*forme aujourd'hui l'élite de la génération nouvelle*". À ce contact, les années passées, semble-t-il, "*à ne rien faire de positif*" — ce qui suffirait à expliquer le retard avec lequel Mirbeau s'apprête à faire officiellement son entrée en littérature — apparaissent au contraire comme singulièrement formatrices pour la sensibilité et l'intelligence du futur écrivain. En 1889, l'auteur reconnu du *Calvaire* et de *L'Abbé Jules* n'a évidemment plus à faire ses preuves, et de toute façon ne cherche plus à se vendre, alors qu'en 1883 il a tout à gagner à prendre place dans la cohorte de jeunes ambitieux au "*talent précoce*" et à l'avenir assuré : sur le marché "*des cervelles humaines*", où il cherche preneur (il va trouver Edmond Joubert, vice-président de Paribas et commanditaire des *Grimaces*), sa cote ne saurait manquer de grimper. Il est à noter également l'insistance d'Hervieu sur le talent littéraire de son ami, qui est un écrivain à part entière, doté d'un style incomparable, d'un goût très sûr, d'un enthousiasme esthétique rare et d'une sensibilité à la pointe de la modernité (Gogol, Poe et Baudelaire alimentent son imagination), bien que, paradoxalement, il n'ait encore publié aucun volume sous son nom et n'ait jamais assumé officiellement la critique d'art. Nous ignorons si Hervieu a été mis au courant de la négritude de son aîné et entendait ainsi faire monter sa valeur marchande auprès des négriers — de toute façon, il n'aurait pas pu en faire état —, mais ce qui est sûr, c'est que Mirbeau tenait à donner de lui l'image d'un véritable écrivain aux riches potentialités et d'un critique d'art inspiré, et non celle d'un vulgaire pisse-copie.

Quatrième différence : dans le *Journal* des Goncourt, l'épisode ariégeois est réduit à la portion congrue et ne semble servir qu'à illustrer "*les mensonges du suffrage universel*" — qui incitent au même moment le nouvel anarchiste à en appeler à "*la grève des électeurs*" —, alors que, dans l'article du *Jour*, les lecteurs ont droit à un long développement héroï-comique particulièrement savoureux. Au premier abord, on pourrait le juger fort sévère pour le sous-préfet à poigne qui exerce sa "*tyrannie*" sur les misérables habitants de Saint-Girons et fait régner "*la terreur*" parmi les maraudeurs des "*altitudes inclémentes*" : ne serait-ce pas la première légende noire tissée sur le compte d'un écrivain politiquement incorrect ? Mais le grossissement cocasse, la référence aux Sarrasins et aux Albigeois, et le ton détaché et l'humour avec lequel sont narrés les dérisoires exploits du "*nouveau fonctionnaire*" donquichottesque interdisent de prendre le récit au

4 Goncourt précise bien la relation entre la situation présente de Mirbeau et sa reconstitution du passé: "*il a le souvenir, lui qui vient d'écrire la notice de l'exposition de Monet*"...

premier degré : on est dans le domaine de la farce ou de la fantaisie. Ce qui s'en dégage, au contraire, pour les lecteurs de l'époque, c'est l'image d'un homme particulièrement zélé (“*du matin au soir en campagne*”) et capable d'accomplir des miracles (son candidat est élu avec “*une majorité écrasante*” dans un département acquis aux républicains). Bref, avis aux amateurs ! Edmond Joubert entendra le conseil et ne tardera pas à avoir la même “*idée géniale*” que le baron de Saint-Paul en embauchant un activiste à l'efficacité garantie... Six ans plus tard, alors que Mirbeau s'est rallié à l'anarchie, le souvenir des vingt mois passés dans l'Ariège à prostituer son talent au service de la réaction et dans des querelles clochemerlesques doit lui laisser un goût amer, et il ne cherche certainement pas à s'en vanter, fût-ce auprès d'un conservateur bon teint tel que Goncourt.

Au-delà de ces différences, qui s'expliquent par le changement de statut de l'écrivain en six ans, ce qui ressort des deux récits concoctés *ad usum populi*, c'est, d'une part, la volonté d'apparaître comme un personnage totalement hors du commun, voire mythique comme le sera Dingo, et doté d'un tempérament exceptionnel, quitte à forcer la dose et à risquer de décrédibiliser quelque peu son propos ; et, d'autre part, le souci de glisser pudiquement sur les compromissions passées, soit en les passant totalement sous silence (la prostitution journalistique et la négritude du *prolétaire des lettres*), soit en les présentant sous un jour cocasse qui facilite la digestion et désarme la critique (l'épisode pyrénéen), soit en refaisant le passé à la lumière du présent (le pseudo-“*article lyrique*” sur Monet). Il s'agit bien, pour Mirbeau, d'échafauder une image valorisante de l'homme et de l'écrivain.

Pierre MICHEL

LES JEUNES⁵

OCTAVE MIRBEAU

À l'apercevoir dans une salle de rédaction du *Gaulois*⁶, écrivant d'un air ennuyé, le dos las sous l'élégante cambure de sa jaquette, ou bien dessinant à la plume, avec une obstination silencieuse, des silhouettes de femmes, on ne comprend pas qu'il ait éprouvé du plaisir à révolutionner, comme il l'a fait récemment, par un remarquable pamphlet, la capitale, la province, le monde (des coulisses) et les étoiles (de théâtre)⁷.

Lorsque Octave Mirbeau prend la parole, c'est autre chose.

Pour mille sujets il se passionne avec des brusqueries séduisantes. Une flamme monte à ses yeux clairs et pailletés d'or ; sa moustache fauve se hérissé sur la lèvre mobile ; sa physionomie fine, régulière et douce s'altère si singulièrement qu'elle déconcerte la contradiction. Bon gré mal gré, chacun subit le charme de cette verve diabolique, de cette éloquence ironique et colère où l'auteur du *Comédien* reparaît tout entier. Puis Mirbeau s'apaise et s'éloigne soudain, les bras pendants au long de son corps, qui se dandine avec une grâce insolente..

* * *

Il est né en 1852⁸, à Trévières, chef-lieu de canon du Calvados. Mais, si des obligations de

5 En réalité, à trente-cinq ans, Mirbeau n'est plus vraiment un jeune et n'a officiellement, pour tout bagage, que son modeste pamphlet *Le Comédien* (voir note 7). D'où le rajeunissement de quatre ans un peu plus loin.

6 Mirbeau collabore de nouveau au *Gaulois* d'Arthur Meyer depuis le début du mois de janvier 1883. Il y a fourni dix-huit chroniques en quatre mois. L'“*air ennuyé*” est révélateur de son statut de “*prolétaire de lettres*”, selon la forte expression qu'il utilisera six mois plus tard dans *Les Grimaces* du 15 décembre 1883.

7 Allusion à son article démystificateur et provocateur sur “*Le Comédien*”, paru le 26 octobre 1882 dans *Le Figaro* (et publié en brochure quelques semaines plus tard) : Mirbeau y faisait le procès de la cabotinocratie et de la société du spectacle où tout marche à rebours du bon sens et de la justice (article recueilli dans les *Combats politiques* de Mirbeau, Séguier, 1990, pp. 43-50). Ce pamphlet, rédigé à la demande de Francis Magnard, suscita un énorme scandale et valut à Mirbeau, lâché par son patron, d'être chassé du *Figaro*.

8 En fait, il est né en 1848 : Mirbeau entend-il se rajeunir ? Ce qui incite à le penser, c'est que nombre de notices

famille appellent quelquefois ce Parisien ardent au milieu de la riante vallée où court la petite rivière d'Aure⁹, j'imagine qu'il s'y promène avec les allures dépaysées d'un léopard sur une pelouse du Jardin d'Acclimatation.

De bonne heure Octave Mirbeau fut conduit au collège des jésuites de Vannes. Il y reçut une éducation solide¹⁰ et vint prendre, à Paris, sa licence de droit¹¹.

Au quartier latin, il se mit en relation avec cette jeunesse brillante qu'une ambition hâtive et un talent précoce poussaient déjà vers la littérature, les arts, la politique, et qui forme aujourd'hui l'élite de la génération nouvelle¹². Octave Mirbeau apprit surtout, en cette compagnie, la manière de dépenser beaucoup de forces physiques, de temps et d'intelligence à ne rien faire de positif¹³.

C'est alors qu'un compatriote, M. Dugué de la Fauconnerie, rédacteur en chef de *L'Ordre*, lui proposa d'entrer dans le journalisme et lui confia le courrier des théâtres¹⁴.

Introduit dans la bergerie, Octave Mirbeau la ravagea immédiatement avec une férocité instinctive. Aux places où le public avait coutume de retrouver chaque jour les paisibles lieux communs où s'étaient complaisamment les *ravissantes divas*, les *sympathiques ténors*, les *inimitables comiques*, etc, il ne resta bientôt plus qu'un horrible mélange d'artistes décarcassés. Cette façon de comprendre les rapports de la scène et de la presse amena, de la part des victimes, les récriminations les plus forcenées. Le rédacteur en chef essaya de modérer le zèle farouche du débutant ; mais celui-ci préféra résigner ses fonctions¹⁵.

* * *

Octave Mirbeau avait alors l'imagination pleine des œuvres d'Edgar Poe¹⁶, de Gogol¹⁷ et de

biographiques, depuis ses débuts littéraires jusqu'à nos jours, l'ont fait naître en 1850, sans qu'il semble avoir jamais demandé une rectification.

9 L'Aure est en effet la rivière qui passe à Trévières. Si Mirbeau revient de temps à autre à Rémalard pour rendre visite à son père, il est douteux qu'il ait honoré Trévières de ses visites autrement que pour de rares enterrements ou des lectures de testament, et encore cela n'a-t-il rien d'évident. Il est bien possible que Paul Hervieu confonde ici Trévières et Rémalard, comme Mirbeau le fera lui-même dans *La 628-E8* quand, évoquant Rémalard, il écrira : "*La petite ville où je suis né*".

10 Par la suite, Mirbeau prétendra au contraire qu'on ne lui a rien appris et qu'il a été "*élevé dans le plus parfait abrutissement, dans la superstition la plus lamentable et la plus grossière*" ("*Pétrisseurs d'âmes*", *Le Journal*, 16 février 1901 ; *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrétien, 1990, p. 159). Mais, pour l'heure, il est préférable pour son image de marque qu'il soit doté d'une "*éducation solide*".

11 Mirbeau a en effet pris ses inscriptions à la faculté de Droit de Paris et a payé les droits afférents, de novembre 1866 à juillet 1869. Mais, faute d'assister aux cours, il n'a jamais obtenu sa licence.

12 Un seul nom, parmi ces jeunes brillants, est cité par Mirbeau dans ses lettres de jeunesse à Alfred Bansard des Bois : celui de Charles Monselet, auteur des *Figurines parisiennes* (1851).

13 Le mot "*positif*" est ambivalent : il peut, bien sûr, signifier le contraire de "négatif" ; mais il peut aussi renvoyer au positivisme, doctrine honnie des jeunes artistes et poètes, mais qui tend à devenir la doctrine officielle de la République bourgeoise. En refusant d'être "*positif*", le jeune Mirbeau révèle son tempérament d'artiste. La notation n'a donc rien de péjoratif, bien au contraire.

14 En fait, avant de lui ouvrir les colonnes de *L'Ordre de Paris*, l'organe du parti bonapartiste dont il a pris la direction en novembre 1872, Dugué de la Fauconnerie, ancien député de Mortagne né en 1835, l'a embauché comme secrétaire particulier, à l'instar du narrateur d'*Un gentilhomme*, Charles Varnat, et l'a donc chargé de rédiger tout ce qui paraissait sous sa plume, notamment des éditoriaux de *L'Ordre*. C'est seulement à partir de l'automne 1875 que Mirbeau a commencé à écrire dans *L'Ordre* sous son propre nom (le "courrier des théâtres" paru antérieurement n'était pas signé). Il y a publié également des "Salons" en 1874, 1875 et 1876 pour le compte d'Émile Hervet (recueillis dans ses *Premières chroniques esthétiques*, voir note 34).

15 Pour les besoins de la cause, Hervieu exagère la férocité des chroniques théâtrales de son ami, fauve qui annonce le mythique Dingo du roman homonyme... La dernière "Revue dramatique" signée Mirbeau a paru dans *L'Ordre* le 11 juillet 1876 et constituait une vigoureuse attaque contre Halanzier, le directeur de l'Opéra de Paris. Il reprendra sa collaboration le 30 août suivant, avec un article sur Fervacques, et entamera, le 10 octobre de la même année, une série d'articles intitulés "Chronique de Paris". La dernière de ces chroniques paraîtra le 8 février 1877.

16 L'un des tout premiers contes parus sous son nom, en 1882, "La Chanson de Carmen", était un pastiche avoué d'Edgar Poe (recueilli dans les *Contes cruels*, Séguier, 1990, et *Les Belles Lettres*, 2000, t. I, pp. 259-265).

17 C'est précisément par référence à Gogol que Mirbeau et Hervieu nommeront "les Bons Cosaques" le dîner littéraire et artistique qu'ils fonderont en janvier 1886.

Baudelaire¹⁸.

Durant la période d'oisiveté qui recommençait pour lui, il voulut connaître les paradis artificiels, les rêves d'aventures extraordinaires, les soirs faits de rose et de bleu mystique...

Il alluma une fumerie¹⁹ d'opium qu'un officier d'infanterie de marine lui avait rapportée d'Asie ; et, pendant une demi-année, il s'engourdit dans une intoxication continuelle et lente²⁰.

Sans l'inflexible énergie de son père, Octave Mirbeau aurait vraisemblablement prolongé, jusqu'à la mort, les épouvantables délices qu'il puisait dans le merveilleux poison. Et il a dû conserver, de ses sommeils voluptueux et quotidiens, certaines réminiscences inconscientes qui mettent parfois dans ses écrits une poésie étrange, quelque chose de chimérique et de mystérieux.

* * *

Arriva le 16 Mai²¹.

Le baron de Saint-Paul²², que ses anciennes fonctions de directeur du personnel au ministère de l'Intérieur avaient habitué à développer chez les jeunes hommes leurs dispositions à devenir sous-préfets, demanda pour Octave Mirbeau l'arrondissement de Saint-Girons²³, dont il était lui-même député.

L'idée était géniale ; et le gouvernement de combat put s'en apercevoir dès que la campagne électorale s'ouvrit dans l'Ariège²⁴.

Depuis l'invasion des Sarrasins et la défaite des Albigeois, on n'avait jamais entendu parler dans le Languedoc d'une tyrannie comparable à celle du nouveau fonctionnaire.

18 La référence à Baudelaire apparaissait évidente, en 1882, dans les *Petits poèmes parisiens* signés du pseudonyme de Gardéniac (publiés par mes soins aux éditions À l'écart, Alluyes, 1994), notamment dans le titre, et dans deux des poèmes, "Rose et gris" et "Le Bal des canotiers".

19 L'emploi du mot "fumerie" est inhabituel : en principe, il n'indique que le lieu où l'on fume (seul sens reconnu par Littré), ou, plus rarement, l'habitude de fumer (acception reconnue par le dictionnaire Larousse du début du XX^e siècle), alors qu'ici il semblerait désigner plutôt une pipe.

20 Dans ses confidences à Edmond de Goncourt, le 11 juillet 1889, Mirbeau prétendra avoir passé "quatre mois — et non six — à fumer l'opium" : "Il a rencontré quelqu'un de retour de la Cochinchine, qui lui dit que ce qu'a écrit Baudelaire sur la fumerie de l'opium, c'est de la pure blague, que ça procure au contraire un bien-être charmant, et l'embaucheur lui donne une pipe et une robe cochinchinoise. Et le voilà, pendant quatre mois, dans sa robe à fleurs, à fumer des pipes, des pipes, des pipes, et allant jusqu'à 180 par jour, et ne mangeant plus, ou mangeant un œuf à la coque par jour. Enfin il arrive à un anéantissement complet, confessant que l'opium ne fait que donner une certaine hilarité au bout de quelques pipes, puis que ça amène un vide, accompagné d'une tristesse impossible à concevoir... C'est alors que son père, auquel il avait écrit qu'il était en Italie, le découvre, le tire de sa robe et de son logement, le promène très malade pendant quelques mois en Espagne" (*Journal des Goncourt*, Bouquins, t. III, p. 293). Dans *Le Jardin des supplices*, Mirbeau parlera du "magique goût d'opium" qui insensibilise aux souffrances (*Œuvre romanesque*, t. II, p. 248) et, à propos d'un opiomane, écrira : "Il y avait dans ses yeux, étrangement dilatés, comme de l'extase douloureuse" (*ibid.*, p. 331). Si fumerie d'opium il y a bien eu — et cela est plausible, bien que nous ne puissions le certifier —, l'épisode pourrait trouver place entre son départ de *L'Ordre*, en février 1877, et son débarquement à Foix, fin mai de la même année. Mais en ce cas, les "quelques mois" du prétendu voyage en Espagne avec son père seraient pure imagination. Autre hypothèse : la période d'opiomane se situerait entre son départ de Foix (fin janvier 1879) et son entrée au *Gaulois* (mi-septembre 1879). Mais en ce cas les deux récits intervertiraient l'ordre chronologique des épisodes, en plaçant celui de l'opium avant celui de l'Ariège.

21 On trouve quasiment la même formule chez Goncourt (*loc. cit.*) : "Arrive le 16 Mai." Le 16 mai 1877, le président de la République, le maréchal Mac-Mahon, de conviction monarchiste, démissionne le gouvernement Jules Simon, jugé trop républicain, et nomme Albert de Broglie à la tête d'un gouvernement d'union des droites, dit "d'ordre moral". Dans *Un gentilhomme*, qu'il commencera à rédiger en 1900, Mirbeau se proposera d'évoquer le coup de force du 16 Mai, ses préliminaires et ses conséquences à long terme. Mais son grand roman restera à l'état d'ébauche et s'interrompra à la veille du 16 Mai.

22 Fils d'un général d'Empire anobli par Napoléon, Gaston de Saint-Paul était conseiller d'État. Il était en effet, en 1868, directeur général au ministère de l'Intérieur. Il habitait le château de Fabas, à quelques encablures de Saint-Girons, dont il avait été élu député — bonapartiste — en 1871, ce qui explique peut-être la confusion évoquée dans la note suivante.

23 En fait, Mirbeau n'a jamais été sous-préfet de Saint-Girons : depuis le 27 mai 1877, il était chef de cabinet du préfet de l'Ariège, Lasserre, à Foix.

24 Le président du Conseil issu du coup d'État mac-mahonien du 16 mai 1877, l'orléaniste de Broglie, a fait dissoudre la chambre des députés le 25 juin 1877.

Du matin au soir en campagne, entouré de gardes forestiers à la mine rébarbative, Octave Mirbeau répandit la terreur parmi les misérables habitants de ces altitudes inclémentes qui, pour la plupart, vivent du maraudage au bois et du produit de bestiaux menés clandestinement à des pâtures interdites. Le pays trembla. Un vent de contravention soufflait de la préfecture et menaçait de semer une grêle de procès-verbaux sur les chaumes qui abriteraient des conciliabules républicains. On rencontrait le sous-préfet partout : au pèlerinage de Notre-Dame des Neiges, à Lescure²⁵, sur les ruines d'un temple de Jupiter, au seuil du donjon d'Encourtiech. Ça et là il haranguait la foule avec sa "vibration" persuasive, prédisant (au cas où M. de Saint-Paul serait élu) la résurrection des jachères et le triomphe de la sériciculture ; dans le cas contraire, la perte des villages d'alentour et l'anéantissement de ce qui avait quelque verdure sur terre.

Bref, le candidat officiel fut nommé avec une majorité aussi écrasante que celle qui prononçait trois mois plus tard son invalidation²⁶.

À cette époque, Octave Mirbeau était démissionnaire depuis longtemps²⁷ ; mais il n'avait point quitté la région afin de veiller à la réélection de son bienfaiteur. Après l'échec de cette tentative dévouée²⁸, il regagna Paris, emportant au cœur des doutes invincibles sur la constance des montagnards²⁹, avec laquelle on compose de si jolies chansons d'amour.

* * *

Sur ces entrefaites, M. Arthur Meyer, qui venait de prendre la succession de M. Tarbé³⁰, fut frappé des dons précieux qui devaient, dans la suite, faire d'Octave Mirbeau un journaliste de premier ordre ; et il s'empressa de les mettre en valeur.

L'essai avait admirablement réussi, lorsqu'une envie furieuse d'être tout à coup riche s'empara du jeune écrivain. Bannissant de son cerveau les conceptions idéales et les songes étoilés, le peuplant en retour de chiffres et de plans financiers, il vint à la Bourse, vit le krach et fut vaincu³¹. Quelque temps après, il revenait définitivement à la littérature.

Après un court passage au *Figaro*³², qui se termina par l'éclatante sortie qu'on sait, Octave Mirbeau a repris au *Gaulois* la série de ses chroniques. Un de ses premiers articles de rentrée lui valut, avec M. Paul Déroulède, un duel où il eut l'avantage³³.

Les lecteurs parisiens, toujours en quête de surprises intellectuelles et de sensations inaccoutumées, suivent avec intérêt les manifestations curieuses de ce tempérament supérieur et

25 Lescure, à 9 km de Saint-Girons, possède une église en partie romane.

26 Lors des élections législatives du 14 octobre 1877, Saint-Paul a été réélu à Saint-Girons avec une avance de près de deux mille voix (8 996 voix, contre 7 064 au républicain Sentenac). Les deux autres élus de l'Ariège sont des républicains.

27 Mirbeau a démissionné le 15 décembre 1877. mais il est resté à Foix pour prendre la direction du journal "saint-pauliste", *L'Ariégeois*. Une anthologie de ses articles de *L'Ariégeois* a été publiée par Jean Philippe dans *Chroniques ariégeoises*, l'Agasse, La Barre, 1998 (98 francs).

28 Saint-Paul a été battu au cours d'une élection législative partielle, consécutive à son invalidation par la Chambre (à majorité républicaine), le 23 mai 1878, ce que le *bonaparteux* Mirbeau considérait alors comme un "défi insolemment jeté au suffrage universel". Il mourra le 25 novembre suivant, et Mirbeau pourra alors quitter Foix et *L'Ariégeois*.

29 Le 11 juillet 1889, Mirbeau dévoilera à Edmond de Goncourt "les mensonges du suffrage universel, [lui] contant que dans une commune où Saint-Paul avait eu l'unanimité, quelques mois après, le candidat de Gambetta avait eu la même unanimité" (*loc. cit.*).

30 Succédant à Edmond Tarbé, qui avait fondé ce quotidien en 1868, Arthur Meyer a pris la direction du *Gaulois* le 15 septembre 1879 et en a fait un organe monarchiste. Mirbeau était alors son secrétaire particulier. Il était chargé également de la rubrique "La Journée parisienne", signée d'un pseudonyme collectif, Tout-Paris.

31 Cette expérience a été mise à profit dans *Jean Marcellin* (1885). Mirbeau envisagera également d'en tirer la matière d'un grand roman sur l'argent, si l'on en croit ses confidences à Goncourt, mais il ne l'écrira jamais.

32 Mirbeau n'a collaboré au *Figaro* que trois mois, du 21 août au 26 octobre 1882.

33 Ce duel a eu lieu le 28 janvier 1883 — soit exactement trois mois avant l'article d'Hervieu —, et Déroulède, blessé au bras, a dû abandonner à la quatrième reprise. Ce qui a poussé le fougueux poète nationaliste à provoquer le journaliste en duel, c'est un article de Mirbeau paru le 11 janvier, "Déroulède !", où il démystifiait d'importance ce patriote "de bravade" et "de carnaval", tout juste bon à se ruer "sur les bocks et les jambons", image dérisoire qu'il reprendra au cours de l'Affaire, dans ses articles de *L'Aurore* (voir *L'Affaire Dreyfus*, Séguier, 1991, *passim*).

impressionnable, ses indignations originales, ses prises de parti imprévues et téméraires sur toutes les questions qui émeuvent pour vingt-quatre heures les salons et la ville. Même les gens du métier se laissent empoigner par la puissance superbe de ce style qui s'enfle comme une tempête autour des plus frêles objets. C'est une rare jouissance de contempler la succession majestueuse de ces phrases qui déferlent ainsi que des vagues à la marée montante, chacune heurtant plus loin que celle qui a précédé et roulant sans effort des pensées hautes et larges.

* * *

Sentimental et quintessencié, Octave Mirbeau sait choisir ses passions plutôt que leur résister.

Très serviable envers ses amis, il professe aussi des aversions nombreuses qu'il ne prend pas toujours soin d'expliquer.

En matière d'art, il a des ferveurs profondes³⁴ et d'exquises sensibilités : il tombe en de molles langueurs à la vue d'une peinture magistrale ou au souvenir d'un petit bibelot japonais³⁵. Mais il ne se garde point de l'intolérance ni des exclusions capricieuses³⁶.

Au reste, un livre d'Octave Mirbeau : *Paris déshabillé*, va paraître à la fin de ce mois³⁷. On y trouvera, sous une forme durable, la mesure de ce talent raffiné, spirituel, habile à saisir le ridicule des vices et les délicates tendresses. Peut-être la critique ne trouverait-elle rien à relever, dans la marche alerte de l'ouvrage, si l'auteur lui donnait pour épigraphe celle qu'avait adoptée un vieil écrivain de France : “*Je déclare que je ne serai pas impartial*”³⁸.

Éliacin

Le Jour, 28 avril 1883

NOTES

34 Mirbeau n'a encore rien écrit sur Monet et Rodin, qui seront les “*ferveurs*” les plus “*profondes*” de sa vie, mais il est visiblement en train de les découvrir. Ses peintres de prédilection jusqu'alors ont été Corot, Puvis de Chavannes, Whistler et Manet. Voir ses *Premières chroniques esthétiques*, parues sous pseudonyme, Presses de l'Université d'Angers - Société Octave Mirbeau, 1996.

35 Mirbeau partage donc déjà le goût de Goncourt pour les japonaiseries. Peu après il ornera son bureau des *Grimaces* d'un paravent et de masques japonais empruntés à Samuel Bing (dont la galerie de la rue Chauchat était située à deux pas des *Grimaces*).

36 Le jugement d'Hervieu est surprenant, dans la mesure où Mirbeau n'a encore signé de son nom aucune chronique artistique. Force est de supposer qu'il connaissait les pseudonymes sous lesquels avaient paru les chroniques de son ami.

37 Voilà une information bien étonnante : car si Mirbeau a bien fait paraître sous ce titre une série de cinq articles du *Gaulois* en 1880 (du 12 juin au 12 septembre), il ne les a pas recueillis en volume (ils ne paraîtront qu'en 1989, aux éditions de l'Échoppe, Caen). Du moins aucun volume portant ce titre n'est attesté dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale, ni dans la *Bibliographie de la France*. On est en droit d'en conclure, soit que le projet n'a pas abouti, ce qui est le plus probable, soit que le tirage a été confidentiel et qu'aucun exemplaire n'a survécu. À moins d'imaginer qu'il ne s'agit que d'un vulgaire canard comme Mirbeau en servira à Edmond de Goncourt six ans plus tard ; mais cette hypothèse est peu crédible, car Paul Hervieu donne bien l'impression d'avoir vu le manuscrit, peut-être même les épreuves. Il est à noter que, dans la continuité de Baudelaire, Mirbeau s'est particulièrement intéressé à la vie parisienne dans ses écrits de cette époque : outre *Paris déshabillé*, il a en effet fourni à *L'Ordre* des “Chroniques de Paris”, il a assumé au *Gaulois* la charge de “La Journée parisienne”, il y a fait également paraître en 1882 des *Petits poèmes parisiens*, il a sous-titré *La Maréchale* “*mœurs parisiennes*” (le roman est recueilli dans le tome I de l'*Œuvre romanesque*) et il a publié, sous le pseudonyme d'Alain Bauquenne, deux recueils de contes intitulés *Noces parisiennes* (réédition Nizet, 1995) et *Ménages parisiens*. Le titre de *Paris déshabillé* est révélateur du projet de Mirbeau dans l'ensemble de sa production littéraire, contemporaine et à venir : il s'agit pour lui de porter au grand jour les turpitudes sociales soigneusement cachées sous le masque de respectabilité et les *grimaces* des puissants et des nantis, que ce soit en passant par le truchement d'un diabolin aux pieds fourchus (*Chroniques du Diable*), d'une chambrière qui perçoit le “beau” monde à travers le trou de la serrure (*Le Journal d'une femme de chambre*), d'un pseudo-embryologiste explorateur des abîmes de l'inconscient et des enfers pénitentiaires (*Le Jardin des supplices*) ou de la prostituée, qui découvre ses “respectables” clients dans leur horrible nudité primitive (*L'Amour de la femme vénale*).

38 Hervieu met l'accent sur un point qui oppose notablement son ami à la vulgate naturaliste popularisée par Zola en 1880 dans *Le Roman expérimental* : Mirbeau n'a rien d'un observateur objectif et impartial, il est engagé et il jette sur les choses un regard qui lui est totalement personnel, comme il en formulait l'exigence, pour les peintres, dans ses “Salons” de *L'Ordre de Paris* signés Émile Hervet.